

TELEGRAPHE OFFICIEL.

Laybach, mercredi 19 août 1812.

EXTÉRIEUR.

Appel aux Allemands pour se rassembler sous les drapeaux de l'honneur et de la patrie.

Allemands !

Pourquoi faites-vous la guerre à la Russie ? pourquoi violez-vous ses frontières ? pourquoi traitez-vous en ennemis ses peuples, qui depuis plusieurs générations ont été avec vous en relations amicales, ont reçu dans leur sein des milliers de vos compatriotes, et ont donné de l'occupation à leur industrie, des récompenses à leurs talens ? Qui vous pousse à cette injuste agression ? Elle ne peut qu'amener votre perte, et ne se terminera que par la mort de cent milliers d'hommes ou par votre entier asservissement.

Mais cette agression n'est pas la suite d'une libre résolution. Votre raison, votre sentiment de la justice, en sont garans. Vous êtes les malheureux instrumens de cette ambition étrangère qui s'occupe sans cesse à achever de mettre sous le joug la malheureuse Europe.

Allemands ! malheureux et honteux instrumens de l'ambition, relevez-vous ! Songez que vous occupez dans l'histoire la place d'un grand peuple distingué dans les arts de la paix et de la guerre. Apprenez, par l'exemple des Espagnols et des Portugais, que la ferme et constante volonté d'un peuple peut repousser l'attaque et les fers de l'étranger ! Vous êtes opprimés, mais non pas avilis. Vous n'êtes pas encore dégénérés. Si beaucoup des vôtres, dans les classes supérieures, ont oublié leurs devoirs envers la patrie, la masse de votre nation n'en est pas moins loyale, brave, dégoûtée d'un joug étranger, et fidèle à Dieu et à la patrie.

Vous donc que le conquérant a traînés sur les frontières de la Russie, abandonnez les drapeaux de l'esclavage : rassemblez-vous sous ceux de la patrie, de la liberté, de l'honneur national, qui sont arborés sous la protection de S. M. l'Empereur mon maître : il vous promet l'appui de tous les braves Russes en état de porter les armes dans une population de cinquante millions d'ames, et qui sont déterminés à combattre jusqu'au dernier soupir pour l'indépendance et l'honneur de la nation !

S. M. l'Empereur Alexandre m'a chargé d'offrir une place dans la *région allemande* à tous les braves officiers et soldats allemands qui émigreroient.

Elle sera commandée par un des princes de l'Allemagne qui a montré son attachement à la cause de la patrie par ses actions et ses sacrifices, et son premier but est le rétablissement de la liberté de l'Allemagne ! Si le grand but est atteint, la patrie reconnoissante distribuera de brillantes récompenses à ses braves et fidèles enfans qui l'auront sauvée de sa ruine.

Le succès n'est-il pas complètement heureux, alors mon

maître assure à ces braves, un asile et des terres sous le beau climat de la Russie-Méridionale.

Allemands, choisissez !...

Répondez à l'appel de l'honneur et de la patrie, et jouissez des récompenses dues à votre valeur et à vos sacrifices ;

Où bien, courbez-vous de plus en plus sous le joug de l'esclavage, et vous périrez dans l'avilissement, la misère et la honte ; vous périrez, la risée de l'étranger et la malédiction de vos enfans !

Par ordre de S. M. l'Empereur de Russie :

Le général en chef de l'armée russe,

Signé BARCLAY DE TOLLY.

Réponse d'un Allemand.

Si vous parlez aux Autrichiens, ils vous diront que l'Autriche fait la guerre à la Russie, parce que la Russie lui a fait la guerre en 1809 ; parce que le premier intérêt politique de l'Autriche est que la Moldavie et la Valachie ne soient par réunies à la Russie, et qu'un frein soit mis à votre ambition insatiable ; que l'Autriche fait la guerre à la Russie, parce que les fausses mesures du cabinet de Pétersbourg sont telles, que le rétablissement de la Pologne est imminent, et que l'Autriche, affaiblie par les pertes que lui ont occasionnées la Russie dans les guerres précédentes, a intérêt à ne pas perdre les provinces qui lui restent ; que les peuples de l'Autriche n'ont jamais trouvé dans l'alliance de la Russie ni l'appui ni les secours nécessaires pour se garantir contre la France ; que les Russes, toutes les fois qu'ils sont entrés dans les provinces autrichiennes, n'ayant point tenu la moitié de ce qu'ils avoient promis, n'ayant montré aucune connoissance de l'art de la guerre, ayant toujours été battus, s'étant attiré l'animadversion des peuples par les actes de férocité et de brigandage qui les caractérisent, la maison d'Autriche s'est réunie par un système permanent à la France ; système qui avoit fait sa prospérité en 1756 ; voilà les raisons qui ont conduit l'Autriche à contracter une alliance offensive et défensive avec la France. Si vous n'aviez pas fait la guerre à l'Autriche en 1809 ; si depuis, sans raison, vous ne l'aviez pas dépouillée d'une portion de ses provinces ; si vous ne vous étiez pas emparés de la Moldavie et de la Valachie, qu'elle ne pouvoit pas voir d'un œil tranquille sous votre domination ; si depuis vous aviez été pour elle un allié constant et efficace, elle ne vous auroit pas fait la guerre.

Dois-je répondre comme Prussien ? Je vous dirai : Nous faisons la guerre à la Russie, parce que nous avons une alliance offensive et défensive avec la France ; parce que vous nous avez trahis indignement à Tilsitt et à Erfurt ; parce qu'au lieu de demander à Erfurt l'évacuation des places de l'Oder par les troupes françaises, vous ne vous êtes souciés que de vous assurer la possession de la Moldavie et de la Valachie. Vous avez fait à notre maître le serment de ne point faire la paix sans stipuler l'intégrité de notre monarchie ; mais vous n'avez stipulé que

vos propres intérêts, et vous avez même pris des parties de notre territoire pour les incorporer à votre Empire. Ce n'est point la bataille d'Jéna qui a fait notre malheur, c'est votre alliance, c'est le prestige chimérique de vos innombrables armées, dont, depuis Catherine, on effraie l'Europe, et que nous avons appris à évaluer à leur juste valeur. Quand nous avons été vos alliés, vous ne nous avez pas défendus; vous n'êtes entrés chez nous que pour ravager notre territoire. Notre monarchie étoit perdue sans ressource, si la politique de notre maître ne lui eût fait aujourd'hui contracter une alliance avec la France. Il vous en a prévenu d'avance. Avec vous une alliance eût été funeste; faisant cause commune avec vous, le théâtre de la guerre est sur notre territoire; faisant cause commune avec la France, la guerre est loin de nous. L'Empereur Napoléon tient sa parole avec ses alliés; il les protège, et vous ne protégez pas les vôtres. Les alliés de l'Empereur Napoléon ont toujours gagné de l'agrandissement en territoire et en consistance, et les vôtres ont été constamment ruinés.

Parlerai-je comme Bavaois? Je vous dirai que nous faisons la guerre à la Russie, parce que depuis deux cents ans les Bavaois font la guerre avec la France, parce que notre maître est membre de la Confédération du Rhin, parce que votre alliance feroit dévaster nos belles provinces, parce que l'alliance de la France a doublé nos domaines; que la Bavière, au lieu de 1500 mille ames qu'elle avoit, a aujourd'hui 4 millions d'habitans, réunis sous la domination du plus sage des princes, et sous le gouvernement le plus libéral et le plus doux qui ait existé: nos pères verroient notre situation présente avec envie; notre territoire étoit autrefois le théâtre de la guerre, aujourd'hui elle passe devant nous, et nos soldats n'acquiescent que des triomphes.

Parlerai-je au nom des Wurtembergeois ou des Badois? Ils vous répondront qu'ils font la guerre comme faisant partie de la Confédération du Rhin; que depuis ce temps, les Etats de leurs souverains se sont toujours agrandis; que le duché de Wurtemberg, qui avoit 200 mille habitans, est aujourd'hui un royaume de 1200 mille ames; que le margraviat de Bade, qui avoit 60,000 ames, aujourd'hui érigé en grand-duché, en a 800,000; que le malheur des peuples est d'être divisés en petites principautés; que les pays de Wurtemberg et de Bade sont heureux sous des princes bons et justes; que ces deux maisons ont produit deux Impératrices qui n'ont rien fait pour elles, qui ont oublié leur pays et ont abjuré la religion de leurs pères et l'amour de la patrie; que depuis l'alliance des deux Etats avec la France, ils jouissent de l'amour de leurs souverains, de la douceur de leurs gouvernemens; que surtout ils sont protégés et voient la guerre bien loin d'eux.

Saxon, je vous dirai que le souverain de la Saxe fait la guerre parce qu'il est membre de la Confédération; parce que vous voulez le dépouiller du duché de Vaxsovie; parce que la guerre avec la France avoit perdu notre pays, et que c'est la France qui a rendu la liberté et l'indépendance à la Saxe; parce que votre alliance eût perdu la Saxe comme elle a perdu Hesse-Cassel dont vous avez été les premiers à reconnaître la ruine; et que nous n'avons jamais eu plus de gloire et de bonheur que depuis que nos princes sont membres de la Confédération du Rhin.

Si vous vous adressez aux Westphaliens, ils vous di-

ront que c'est vous qui, les premiers, avez abandonné la maison de Hesse-Cassel, comme vous avez, les premiers, reconnu le trône de Westphalie; qu'alliés de la France, il est de la politique, de l'intérêt et de l'inclination des Westphaliens d'en suivre la destinée.

Enfin, répondrons-nous comme Allemands? Nous vous dirons que le plus grand malheur que puisse éprouver une nation, c'est de voir son territoire le théâtre de la guerre, que l'intérêt de l'Allemagne étoit d'être avec vous ou avec la France; que nous avons été dix ans avec vous, que nous n'avons essuyé, pendant tout ce temps, que honte, défaites, pertes et malheurs; que notre pays a été constamment le théâtre de la guerre; qu'aujourd'hui nos drapeaux, réunis aux aigles françaises, combattent hors de nos frontières, et que nous n'en entendons parler que pour apprendre la gloire dont ils se couvrent; que l'expérience nous a prouvé que le plus grand fléau pour nous est d'avoir eu des armées russes dans notre pays. D'ailleurs, par le traité de Tilsitt que vous avez fait avec le souverain de la France et le protecteur de notre Confédération, vous avez pris l'engagement d'obliger l'Angleterre à la paix. La paix seroit faite si vous aviez tenu vos engagements: la paix seule peut donner au commerce de l'Allemagne toute son étendue. Vous êtes donc seuls la cause de la prolongation des maux du monde.

Mais est-il bien sage à un ministre de prêcher la désertion et la rébellion aux peuples contre leurs maîtres? Ces moyens ne montrent-ils pas l'injustice de votre cause et la foiblesse de vos armes? Qu'appellez-vous libre résolution? Nous faisons la guerre comme dans tous les temps parce que notre intérêt bien entendu veut que nous soyons contre vous. Vous nous dites de nous relever: nous ne sommes point courbés; c'est à vos peuples esclaves à se relever. Nous sommes libres, heureux sous les souverains qui nous gouvernent depuis huit cents ans. Nous ne sommes pas sous le fer et le feu de l'étranger; nous suivons la voie du devoir; nous obéissons au souverain: nous faisons par là ce que nous devons; et ceux qui cherchent à transporter dans notre sein les horreurs de l'anarchie et de la guerre civile pour les épargner à leur territoire, font un calcul vain, puéril et criminel. Quoi! l'aigle autrichienne, l'aigle prussienne, le lion de Bavière, la couronne verte de Saxe, seroient la proie de l'esclave, et les drapeaux des Cosaques, des Russes, des Moscovites et des Tartares seroient les drapeaux de la patrie et de la liberté en Allemagne! Vous nous parlez du secours que vous devez attendre des braves Russes en état de porter les armes dans une population de cinquante millions d'habitans: alors laissez-nous tranquilles; n'ayez pas recours à nous, et défendez-vous vous-mêmes. Mais nous sommes revenus de ces contes bleus: au lieu de cinquante millions d'habitans, vous n'êtes pas vingt-cinq millions. Une partie est si barbare, qu'elle ne compte pas; une autre partie doit faire tête aux Turcs et aux Persans: l'autre partie, sortant du tombeau, se lève en masse, et s'arme contre vous pour rétablir la patrie polonoise. Que vous combattiez jusqu'au dernier soupir pour l'indépendance de votre nation, vous faites bien; mais cela ne veut pas dire que vous combattiez pour nos intérêts, si nous en avions d'opposés à ceux de la France; et, si vous osiez le dire, l'exemple de six années feroit voir le cas que nous devons faire de votre puissance.

Mais enfin la montagne en travail enfante une souris. Ces grandes phrases aboutissent à nous proposer de désert-

ter et à nous offrir des places dans une légion allemande. Vous voudriez que nous trahissions nos souverains, notre religion, pour servir sous vos drapeaux ! Proposition d'un lâche ! Quand un général, un ministre a pu se déshonorer au point de signer une pareille proposition, on ne peut avoir qu'une horrible idée de la moralité de sa nation. D'ailleurs, que gagnerions-nous à votre service ? Ne le savons-nous pas ? La paie, nous la recevrons en papier : nous serions dans le plus affreux climat du monde ; nous encourrions le mépris qui atteint tous les étrangers au service de Russie. Si vous avez vu pendant un temps vos armes prospérer, c'est aux Munich, aux Ostermann, etc. ; à nos compatriotes que vous le devez. Et comment ont-ils fini ? par l'exil en Sibirie. Votre nation est jalouse et ennemie des Allemands. Vous avez payé d'ingratitude ceux qui vous ont servis. Quant aux malheureux que vous avez débauchés par la perspective d'un sort prospère dans les florissantes provinces de votre Empire, que sont-ils devenus ? Leur confiance en votre parole leur a valu la misère, le désespoir et la mort.

Vous parlez de la liberté de l'Allemagne ; qu'attendez-vous par là ? Est-ce la destruction des maisons d'Autriche, de Brandebourg, de Bavière, de Wurtemberg, de Bade, de Hesse, de Saxe, de Westphalie, etc. Certes, voilà de la part de votre prince un projet bien honnête et bien moral ; et cela s'adresse à nous, connus par notre attachement pour les souverains qui nous gouvernent depuis tant de siècles. Entendez-vous par la liberté le présent que vous nous feriez du code moscovite pour les paysans ? Est-ce en nous attachant à la glèbe que vous prétendriez nous rendre libres ? Le mot de liberté blesse dans votre bouche. Comment ceux qui traitent l'homme comme les chevaux osent-ils parler ainsi aux Allemands ?

M. le baron de Tolly, vous voulez révolutionner, faire des républiques ! C'est vous, c'est cette poignée d'aventuriers allemands passionnés pour l'Angleterre, qui n'auriez point de repos que vous n'eussiez mis nos princes sous le fer des bourreaux, que vous n'eussiez incendié nos bourgs, nos villages, détruit nos manufactures, et sous prétexte de donner la liberté aux Allemands, voué notre génération à toutes les horreurs de l'anarchie.

Cette proclamation est pour nous un nouveau sujet de bénir le ciel de la force de notre protecteur ; car ce n'est ni de Dresde, ni de Munich, ni de Stuttgart qu'est datée cette proclamation : ce n'est pas même de Berlin ni de Varsovie ; c'est quand vous êtes rejetés en Russie, quand vous abandonnez la Pologne que vous n'avez pu défendre, que vous perdez à ce point le sentiment de l'honneur et des conventions, que vous avez recours à la plume et au secours d'aventuriers et de scélérats ! Il n'est dans le monde aucun honnête homme qui eût voulu signer une pareille proclamation. Ce langage seroit bon pour l'Angleterre : encore le ministère n'auroit jamais osé l'avouer. Nous finirons par un conseil : Craignez que pendant que vous parlez de liberté aux peuples de l'Allemagne, on ne la donne à vos esclaves, qu'on ne la donne à la Pologne. Enfin, soyez certains que les maisons qui gouvernent nos contrées, plus anciennes que la vôtre, sont plus immuables sur leurs trônes. La maison de Russie peut périr soit par les catastrophes qui firent périr Pierre par la main de Catherine, Paul par la main de Mais les maisons de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, de Bade, de Hesse Darmstadt, survivront à vos vaines menaces. Il est plus facile de voir la Russie rentrer

dans la barbarie d'où Pierre Ier l'a fait sortir, que de voir ces illustres maisons s'éteindre, ou leurs palais incendiés par les torches des brigands que M. le baron de Tolly veut soulever contre leurs souverains et leur patrie, et dont il se fait l'organe.

Fin du second article des prisonniers de guerre.

Un capitaine-général d'un caractère juste et sévère, faisoit obéir toute l'Andalousie à ses volontés et respecter les prisonniers. Les Anglais, qu'il ne vouloit pas recevoir à Cadix, obtiennent son changement ; un ministre digne d'eux, et à leur dévotion, remplace le capitaine-général ; des-lors les jours des prisonniers français sont sans cesse exposés. Des scènes d'horreur se passent dans tous leurs cantonnemens ; mais bientôt l'armée française ayant repris l'offensive, la peur s'empare de la Junte et de l'agent anglais, et l'on jette les Français dans ces prisons flottantes, invention digne de l'humanité de nos ennemis.

A cette époque, le lieutenant-colonel Vattier, des marins de la Garde Impériale, et d'autres officiers de la marine, parvinrent à s'échapper du ponton *la Fortune*, et aborderent en Afrique. On se rappelle avec quelle barbarie les ennemis tirèrent sur ces malheureux fugitifs qui usent alors d'un droit sacré, et dont plusieurs périrent dans les flots. Voilà cependant à quelles extrémités le gouvernement anglais réduit des braves militaires qui ne sont pas ses prisonniers.

Nous épargnons à nos lecteurs toutes les souffrances de nos infortunés compatriotes dans leurs affreuses prisons ; on leur refusoit même jusqu'à de l'eau, et quelques-uns mouraient de faim et de soif, à la vue d'une escadre anglaise pourvue de tout et qui commandoit dans le port. On mit bientôt le comble à tant d'atrocités. Les ennemis prirent la résolution de faire passer une grande partie de nos prisonniers aux Iles Baléares, sous l'escorte des vaisseaux anglais *le Bombay*, *le Nord* et la frégate *l'Ambrassade*. Il n'y avoit pas là d'Espagnols sur qui rejeter les mauvais traitemens ; les capitaines anglais furent encore plus barbares, s'il est possible, que ne l'avoit été une populace en délire. Toujours à fond de cale, sans qu'on voulût laisser une seule écoutille ouverte, les prisonniers manquèrent de tout ce qui auroit adouci leur sort. Un capitaine américain, commandant le bâtiment *le Sully*, se montra seul plein d'humanité, et digne de la nation généreuse qui attaque en ce moment avec une noble audace un gouvernement toujours prêt à se vanter avec tant d'orgueil de la perfection de sa civilisation, tandis qu'il imite la déloyauté des peuples barbares.

Ajoutons, pour terminer ce tableau douloureux, qu'après avoir embarqué les Français sous prétexte d'un échange auquel une frégate anglaise apporta encore un contre-ordre, on les jeta dans l'île presque déserte de Cabrera.

Tels sont les traitemens que l'Angleterre fait ou laisse éprouver à ceux qu'elle s'arroge le droit de regarder comme ses prisonniers. Lord Castlereagh, avant d'oser élever la voix, rendez à la France les 22000 hommes de Bayleu, punissez les atroces agens qui ont déshonoré à jamais le nom anglais à Cadix, à Palma, à Cabrera, et se sont fait parmi nos braves soldats une réputation de cannibales.

Vous répondrez peut-être que ces excès sont une exception, que vous n'en avez point eu connaissance. Vous

avez su que les Français n'étoient pas vos prisonniers, et vous les avez retenus en violant une capitulation où vous n'étiez point partie contractante. Vous avez su que les Français étoient protégés dans l'Andalousie par un homme humain et généreux, et c'est du moment où vous avez eu dans ce pays un homme à votre dévotion que les massacres ont commencé. Vos agens se sont chargés, ou plutôt vous avez donné l'ordre d'entasser des Français sur lesquels vous n'aviez aucun droit, dans des prisons où ils ont souffert toutes les tortures. Vous les avez fait transporter dans des deserts au lieu de les rendre à leur patrie. Le sang de tous ceux qui ont succombé, les cris de douleur et de desespoir que chacun d'eux a élevés vers le ciel, doivent retomber sur les atroces exécuteurs de vos cruelles mesures.

Quelle peut être la cause d'une pareille barbarie? Interrogez toutes les nations du continent; Tartares, Russes, Suédois, Autrichiens, Anglais, Espagnols, tous vous répondront qu'ils ont été traités chez nous avec la plus vigilante humanité. Non seulement presque tous ont obtenu des secours administrés avec une noble libéralité, mais ils ont encore joui de leur liberté. Ont-ils une profession, un talent? Ils l'exercent en paix, et ajoutent ainsi par un gain légitime au bonheur de leur existence. On les admet dans les manufactures, ils se livrent sans obstacle aux travaux de la campagne; reçus dans la maison du paysan, ils font partie de sa famille, au point que lorsque l'officier municipal vient pour constater leur présence, il ne peut souvent distinguer l'étranger du Français. Combien, gagnés par la douceur de nos mœurs et l'agrément du commerce de leurs hôtes, se sont mariés en France, et l'ont adoptée pour patrie! Et vous, amis de l'humanité, vous dont on exalté la philanthropie, vous enfermez des Français dans des prisons flottantes! Avez-vous peur que des hommes désarmés ne conquérissent les trois royaumes? Un gouvernement si sagement prudent, un gouvernement qui veut à lui seul faire tête à l'Europe, ne peut-il contenir une poignée d'hommes? Faut-il pour se défendre qu'il se déshonore par des raffinemens de barbarie? Car si vous n'avez pas la sûreté de l'état pour prétexte, quel nom voulez-vous que l'on donne à votre conduite envers nos prisonniers? Que diriez-vous si le gouvernement français usait de représailles? Si vous avez des pontons, n'a-t-il pas des forteresses, des casernes à Bitch et à Luxembourg? Sera-t-il obligé, pour vous ramener à l'humanité, d'enfermer loin du jour et du contact des vivans, les prisonniers qui sont entre ses mains?

Voilà cependant à quoi vous vous exposez. Mais une expérience de plusieurs siècles vous a appris que la France ne peut violer certains principes. Vos malheureux compatriotes ont dans son caractère national une garantie trop assurée; et c'est elle qui vous enhardit. Craignez cependant de lasser la patience et la générosité d'un grand peuple, craignez de le forcer à vous ressembler un moment.

PROVINCES ILLYRIENNES.

Laybach, 16 août. Hier à la pointe du jour le Canon nous a annoncé l'anniversaire de la naissance de S. M. L'EMPEREUR ET ROI. Ce signal a semblé dissiper comme par enchantement les nuages qui obscurcissent l'horizon.

C'est la troisième fois que cette fête solennelle est cé-

lèbrée en Illyrie, et chaque année a vu croître l'enthousiasme et les témoignages d'attachement que ces Peuples s'empressent de manifester dans cette occasion pour leur auguste Souverain, l'immortel chef du grand Empire dont ils sont appelés à partager les destins et la gloire.

A onze heures toutes les autorités civiles et militaires se sont réunies au Palais du Gouvernement.

A midi S. E. le Gouverneur Général à la tête du cortège s'est rendu dans la cathédrale. Une affluence immense avoit déjà rempli l'église: la Messe et le *Te Deum* ont été célébrés avec la pompe et la dignité qui caractérisent les cérémonies religieuses.

S. E. a ensuite passé en revue la garnison de Laybach.

A l'Arquebuse d'habiles tireurs venus de tous les points de l'Illyrie et du Tyrol ont disputé les prix offerts à leur adresse.

Des secours ont été distribués aux malheureux, le corps municipal a doté deux jeunes filles.

M. l'Evêque de Laybach avoit accordé la permission de faire gras afin qu'aucun scrupule ne troublât les plaisirs et la joie qu'inspiroit un si beau jour.

Le Gouverneur Général a réuni dans un grand dîner les diverses autorités, et plusieurs habitans distingués des Provinces. Au dessert S. E. a porté le toast qui toujours répété avec un nouvel empressement produit toujours un nouvel enthousiasme.

A L'EMPEREUR.

L'Intendant général à l'Impératrice « puisse-t-elle par une heureuse fécondité combler le bonheur de la France, » et continuer à mériter sa reconnaissance comme elle a obtenu son amour!

Le Commissaire général de Justice au Roi de Rome « Puisse cet auguste Enfant nouveau gage de la prospérité » de l'Empire, accomplir les destinées du plus grand des héros!

Tandis que le Peuple s'abandonnoit à la gaieté qui l'animoit dans les bals donnés à la salle de spectacle et dans les faubourgs; une nombreuse et brillante société se rassembloit au Palais du Gouvernement.

La danse a été interrompue par un souper splendide servi sur de nombreuses tables préparées dans plusieurs salles et dans une galerie élégamment décorée.

Laybach, 14 août. La domestique d'un teinturier de cette ville étoit entrée dans un bateau pour puiser de l'eau dans la Laybach; prête à en sortir chargée d'un seau d'eau, un autre bateau mal dirigé, vient heurter celui où elle étoit et la secousse la fait tomber dans la rivière; le batelier qui avoit causé cet accident s'enfuit effrayé, sans lui porter aucun secours; Elle alloit périr, lorsqu'un jeune étudiant du lycée se déshabille à la hâte, se lance à l'eau, rejoint cette malheureuse fille à une assez grande distance et la ramène à la nage, en remontant la rivière: Mais épuisé de fatigue, il eût été lui-même victime de son dévouement, si le teinturier attiré par les cris, ne fut venu promptement à leur secours avec un bateau. Malgré les instances de ce dernier, le jeune-homme a refusé de se rendre chez lui et de dire son nom, Il s'est rejeté à l'eau, a repris ses habits et a disparu.

Ce trait d'humanité et de courage mérite d'être cité. Il est à désirer que ce jeune étudiant soit connu et que l'on puisse lui accorder le tribut d'éloges qu'il mérite.